

Le Grand Baobab

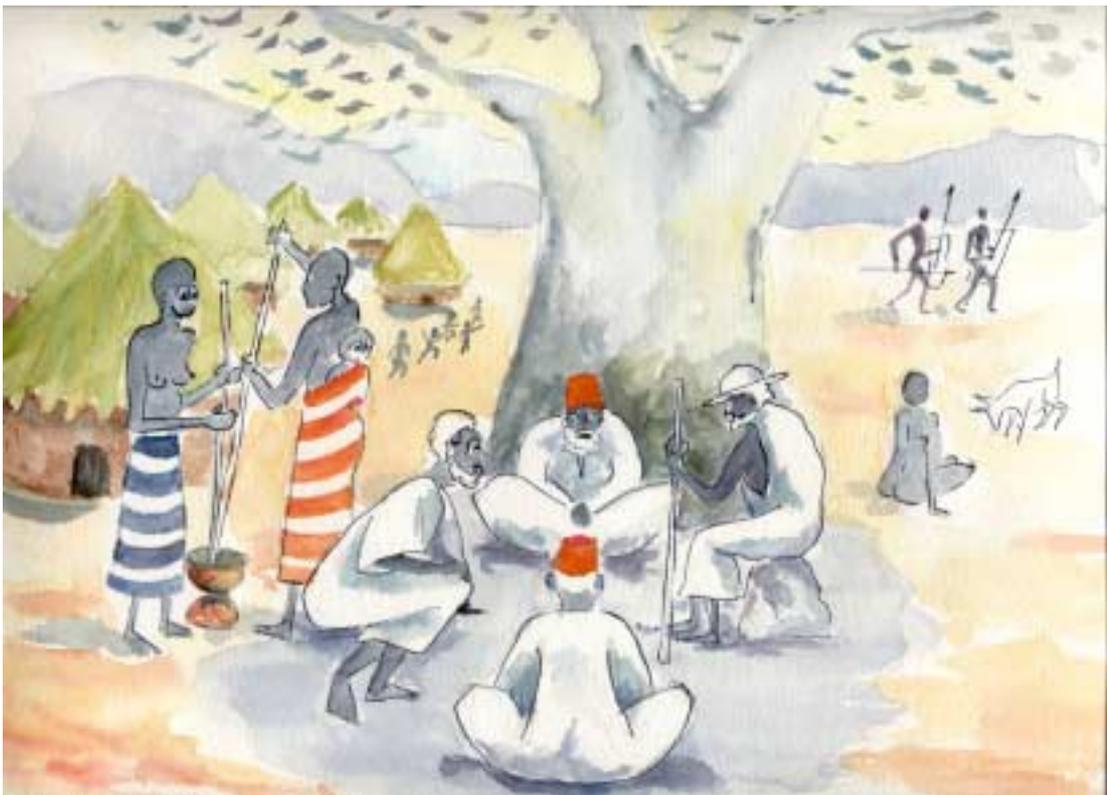
M.J. Mills et Pili

***Editions Mamiplume
avril 2003***



Moi, Mamadou, griot du village, je vais vous raconter l'histoire du grand baobab de Diobogolo. Comment il a failli disparaître. Comment il a été sauvé.

J'ai les cheveux blancs maintenant et ma peau est ridée comme celle de l'éléphant, mais à cette époque j'étais un petit garçon. Nous vivions dans des cases d'argile recouvertes de palmes. Les femmes pilaient le mil, leurs bébés sur le dos. Les hommes chassaient, pêchaient et s'occupaient des troupeaux de chèvres et de moutons. Les enfants couraient partout, nus et libres. Aux plus grands, on confiait la garde des troupeaux. Je faisais partie de ceux-là. Lorsqu'une dispute éclatait, qu'un problème inquiétait le village, le chef Moussa réunissait tous les anciens sous le grand baobab. Après de longues palabres, la sagesse finissait toujours par l'emporter sur la folie.



Il faut dire que le baobab est un arbre sacré. Avez-vous remarqué qu'il ne ressemble à aucun autre ? Son tronc est énorme et ses branches sont presque nues. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il y a très longtemps, le baobab était un arbre comme les autres. Mais beaucoup plus grand. Si grand qu'il décida de monter jusqu'au

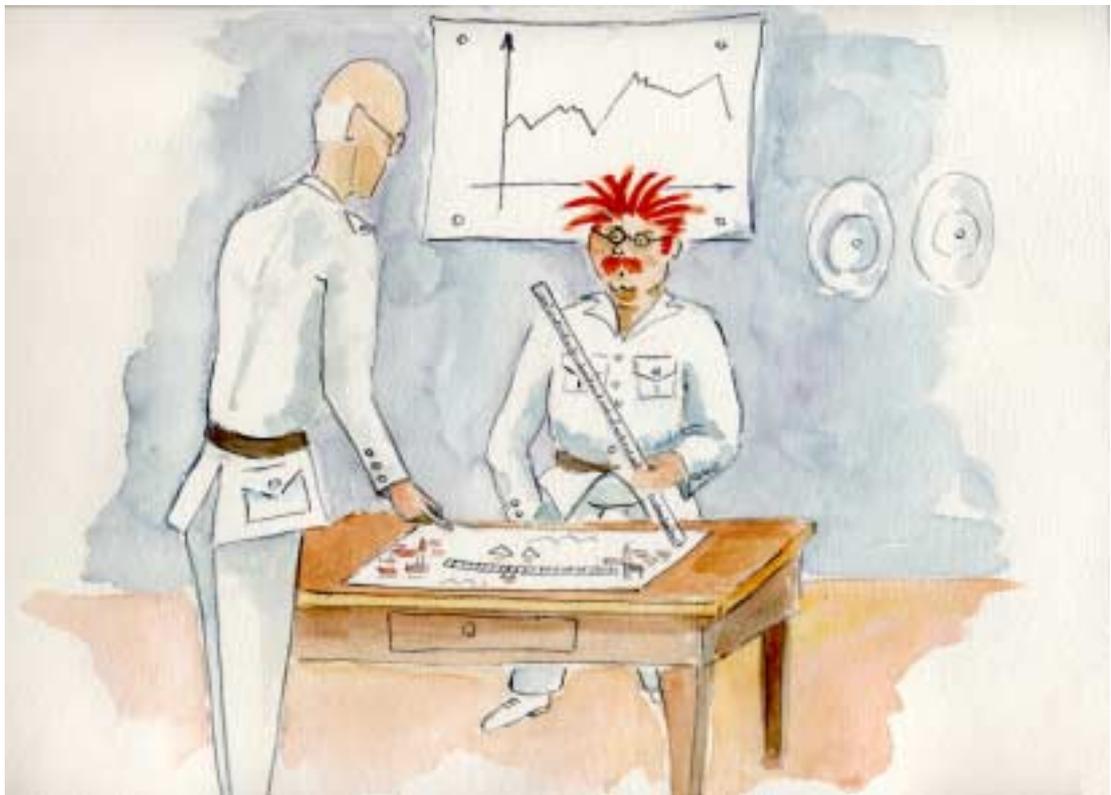
ciel pour défier le Bon Dieu. Mais la colère s'empara du Tout-Puissant.

- Ah, ça ! cria-t-Il. Quel est cet arbre qui veut grimper jusqu'à Moi ? Je vais lui montrer qu'on ne Me défie pas comme ça.

Et , dans un grand roulement de tonnerre, Dieu attrapa le baobab par les branches, creusa un grand trou d'un coup de foudre et le replanta racines en l'air. Depuis ce temps, le baobab a un gros tronc et des petites branches, mais il est respecté plus que tout autre car il a côtoyé le Bon Dieu.



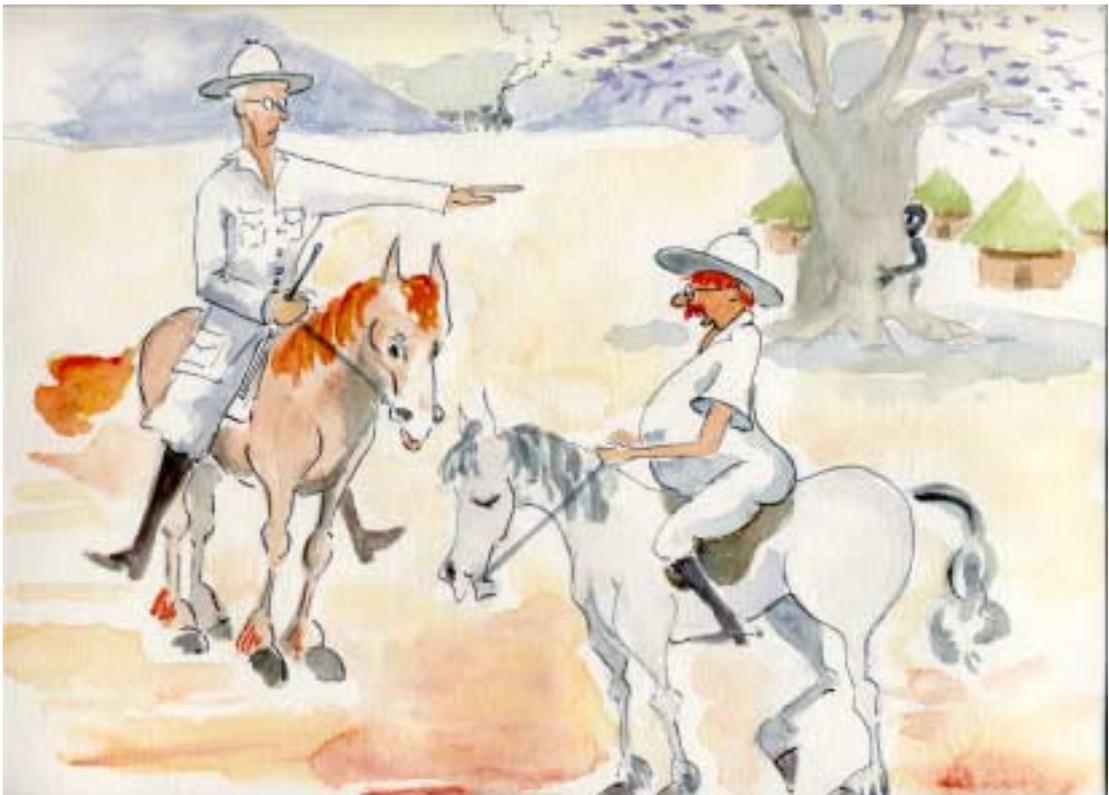
Donc, le village de Diobogolo vivait sa vie tranquille, à proximité de son grand Baobab. C'était le temps où les hommes blancs dirigeaient le pays. Et ce qui plaisait aux hommes blancs à cette époque, c'étaient les trains. Ils avaient décidé de construire une ligne de chemin de fer pour relier les deux plus grandes villes de la région. L'Ingénieur-en-chef, un homme maigre tout habillé de blanc, avait pris une grande carte, une grande règle, un grand crayon et il avait tracé une ligne toute droite entre les deux villes.



- Voici le tracé du futur chemin de fer du pays, annonça-t-il fier de lui. Que tous les hommes de la région soient embauchés pour poser les rails !

Les hommes les plus forts du village furent emmenés sur le chantier pour commencer le travail. Même Abdoul-le-savant, celui qui avait fait des études à la capitale, dut participer aux travaux. Et la construction de la ligne commença.

Depuis le grand tamarinier où je m'installais pour surveiller mon troupeau, j'observais la plaine. Un beau jour, je vis un panache de fumée à l'horizon. Le chantier du chemin de fer approchait de notre village. Deux hommes blancs à cheval galopèrent jusqu'au baobab. Le plus maigre des deux mit pied à terre le premier, retira son casque blanc et s'épongea le front. Un gros homme aux cheveux rouges descendit également de sa monture. Ils s'installèrent tous deux à l'ombre du grand arbre. Je m'étais approché doucement et me dissimulais derrière le gros tronc.



- Si tout va bien, dans huit jours on sera arrivé à ce baobab, disait le gros homme aux cheveux rouges.

- Vous avez bien travaillé, Vincent, à ce rythme nous aurons fini à temps pour l'inauguration. Mais il va falloir abattre cet arbre. Ça va nous retarder car c'est du solide !

- Dommage, vous ne trouvez pas, monsieur l'Ingénieur-en-chef ? On ne pourrait pas dévier légèrement la ligne ? L'ombre est rare par ici. La population ne sera pas contente.

- Dévier la ligne ! Vous n'y pensez pas ! Les trains doivent rouler à grande vitesse. J'ai tracé une ligne droite, je veux que ce soit ABSOLUMENT respecté. Vous entendez, Vincent ?

- Oui, monsieur l'Ingénieur-en-chef

Je n'en entendis pas plus car je courais déjà à la vitesse de la gazelle pour prévenir le chef Moussa du danger qui menaçait notre grand baobab.

Le soir même, les anciens du village se réunirent sous l'arbre.

Moussa était allé chercher le sorcier Oké-Djembé pour lui demander conseil. Les délibérations durèrent toute la nuit. Au matin, les anciens regagnèrent leur case soulagés : Oké-Djembé prenait les choses en main.



Il faut vous dire qu'Oké-Djembé sait parler aux esprits de la nuit, ceux qui jettent les sorts et les maléfices. Il s'en alla dans sa case, un peu à l'écart du village. Là, il confectionna deux statuettes en bois, l'une très fine et couverte d'argile blanche, l'autre ronde surmontée d'une touffe d'herbes rousses en guise de coiffure. Il planta un clou dans la tête de la première, un autre dans le pied de la seconde.

Quand tout fut terminé, il alla voir Moussa et lui dit :

- Les esprits sont au travail maintenant. Laissons passer la nuit et faisons-leur confiance.

Tout le village respira et chacun reprit ses occupations.

Le lendemain, le chef Moussa fut dérangé par de grands cris devant sa case.



Le gros blanc aux cheveux rouges était là, tout essoufflé sur son cheval, accompagné d'Abdoul-le-savant qui montait un petit cheval arabe.

- L'ingénieur en chef a eu un accident dans la brousse. Il est parti tôt ce matin et son cheval est revenu seul. Nous avons besoin de tous les hommes disponibles pour le rechercher.

Abdoul me prit avec lui sur son cheval tandis que les autres suivaient à pied. Nous commençâmes une battue, on se serait cru à la chasse à l'éléphant. Ce ne fut qu'au soir que nous aperçûmes l'Ingénieur-en-chef étendu au pied d'un grand arbre, sans connaissance. Il respirait, mais son corps était brûlant et il tremblait de tous ses membres. L'homme roux s'approcha du malade. A cet instant une douleur violente lui arracha un cri. Il ôta sa chaussure : un scorpion avait pénétré entre le cuir et la peau et l'avait piqué. Il se tordait de douleur.



Moussa aida Abdoul à hisser les deux hommes sur les chevaux et nous nous dirigeâmes vers le chantier du chemin de fer.

Alors qu'on embarquait l'Ingénieur-en-chef et son adjoint sur la locomotive qui les ramènerait rapidement à la capitale, j'entendis l'homme roux dire à Abdoul :



- Mon brave Abdoul, tu sais que le chantier doit être fini avant le quatorze juillet, pour l'inauguration. Tu dois continuer le travail. Prends ma place, je sais que tu en es capable.

- Merci, monsieur Vincent, répondit Abdoul. Vous pouvez compter sur moi. Quand vous reviendrez, nous aurons largement dépassé Diobogolo.

Nous sommes rentrés au village le cœur soulagé. Nous savions qu'avec Abdoul le grand Baobab serait sauvé.

En effet, sous la conduite de notre savant, les travaux du chemin de fer continuèrent.

La grosse locomotive avançait en jetant des jets de vapeur dans un bruit infernal. Elle poussait un wagon chargé de pierres, de traverses de bois et de rails en acier.



Les hommes étendaient les cailloux sur la voie tracée par Abdoul, les traverses étaient alignées et les rails vissés dessus. Les rails étaient très lourds. Il fallait une dizaine d'hommes pour en soulever un et le placer.

Mais les ouvriers travaillaient avec courage car ils voyaient peu à peu la voie se détourner du baobab.

On fit d'abord un léger coude vers l'ouest, puis, quand le village de Diobogolo et son arbre sacré furent dépassés, la voie s'inclina vers l'est pour retrouver sa direction première.



Tout le village encourageait les travailleurs. Les femmes en boubous leur apportaient des ignames et du riz blanc. Le jour où la ligne dépassa le village, Moussa ordonna de tuer trois moutons qu'on fit rôtir pour les partager avec les ouvriers du chantier.



On ne revit l'Ingénieur-en-Chef et son adjoint que beaucoup plus tard. Ils avaient été soignés dans la capitale et envoyés quelque temps en France pour reprendre des forces. Maintenant la ligne était finie. Les deux hommes en faisaient l'inspection avant l'inauguration. Quand ils approchèrent de Diobogolo on les vit marquer un arrêt, puis partir au grand galop jusqu'à notre village.

L'ingénieur en chef d'habitude si pâle était aussi rouge qu'une grenade ouverte.

- Abdoul est-il ici ? criait l'homme blanc.

Moussa sortit de sa case.

- Non monsieur, Abdoul n'est pas revenu depuis le jour où la ligne a dépassé le village.

- Parlons-en, de cette ligne. J'avais dit d'aller TOUT DROIT. Cet Abdoul, un incapable, il ne sait pas ce qu'est une ligne droite !

Il remonta sur son cheval, suivi de l'homme roux qui semblait se retenir de sourire.

Le jour de l'inauguration arriva. Le gouverneur et sa femme étaient les invités de ce premier voyage. Abdoul me fit engager pour les servir durant la journée. C'est ainsi que je peux vous raconter la fin de cette histoire.

Quand le train arriva à hauteur de Diobogolo, il ralentit un peu en raison de la courbure de la voie. La femme du gouverneur se tourna vers son mari et s'exclama :

- Ah ! Voyez ce magnifique baobab, mon très cher ! Quelle bonne idée, monsieur l'Ingénieur-en-chef, d'avoir contourné cette



merveille !

- Mais, madame, dans les chemins de fer, nous sommes des amis de la nature...

En entendant cela, je fus si suffoqué que le verre d'eau que j'apportais à la dame tomba avec fracas sur le plancher du wagon. Mon travail dans les chemins de fer se termina ce jour là.

Voilà donc l'histoire de notre baobab. Maintenant, vous le voyez, le train passe matin et soir auprès de notre village, mais les anciens continuent à se réunir sous le grand baobab. Je dois d'ailleurs m'y rendre, c'est l'heure de la palabre.

Mamadou s'est tû maintenant. Mais si vous tendez bien l'oreille, quand le vent souffle du sud vous entendrez peut-être la chanson de Diobogolo :



Le bonheur est à l'ombre du baobab
Et notre planète est bien belle
Alors, petits d'hommes, n'hésitez pas
A prendre chaque jour bien soin d'elle.